

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre IX

J'entrai donc au Collège. Misia Gertrude m'y conduisit et vint me chercher après la première classe. Je m'aperçus que c'en était fait de ma liberté. Ma geôlière ne me laissa d'ailleurs pas ignorer qu'elle ne me laisserait jamais sortir seul.

- *Petit père – répliquai-je en colère –, ne m'a jamais tenu enfermé comme un prisonnier et ne me persécutait pas comme vous.*
- *C'est pour ton bien, je te le répète ! Et, de plus, nous suivons les instructions de don Fernando lui-même. Rappelle-toi que lorsque don Nestor lui a dit que si tu n'étudiais pas bien tu resterais en première année, ton père me recommanda : « Tenez-le-moi. en laisse, maîtresse Gertrude. Ne le quittez pas des yeux ! » C'est comme cela ! Et... assez discuté !*

Elle s'en alla et je restai tremblant de colère et d'impuissance. Qu'était devenue mon indomptable volonté ? Hélas ! exilé, complètement isolé dans un monde inconnu et hostile, sans les solides points d'appui de *petite mère*, des servantes, de tous ceux qui

m'adulaient pour aduler mon père, je me sentais déprimé, incapable d'initiative et de rébellion depuis que mes premiers efforts révolutionnaires n'avaient réussi qu'à me rendre plus dure la sévérité de mes geôliers. Car les Zapata l'étaient : ils ne me laissèrent jamais goûter aux doux loisirs de l'école buissonnière. Les dimanches et jours de fête, je devais, aller avec eux à la messe, aux vêpres, et ils m'obligeaient à les accompagner dans leurs promenades bêtes à travers les rues quand ils ne faisaient pas des visites qui me procuraient un ennui mortel et achevaient d'épuiser le reste de mon énergie. La vigilance de maîtresse Gertrude ne s'endormait pas un instant. Elle m'avait donné une chambre contiguë à la sienne pour m'avoir toujours sous les yeux ou à portée de la voix ; elle limitait mes rapports avec les petites servantes au minimum le plus strictement nécessaire pour mon service, sans me laisser bavarder ni jouer avec elles ; tous les soirs elle inspectait ma chambre et mes poches pour confisquer les cigarettes ou tout ce que j'étais susceptible de me procurer en cachette ; elle se levait au milieu de la nuit pour faire une ronde

dans la maison, voir si les servantes dormaient et si tout était en ordre, jalouse jusqu'à la manie d'une morale qui, selon les mauvaises langues, n'avait pas été son culte quand elle était jeune, ni même au seuil de la vieillesse. « *Elle était de celles qui retournent les saints contre le mur – me racontait un de ses contemporains quelques années plus tard – et don Nestor Orozio ne fut ni le premier, ni le dernier, de ses amis* ». Dans mon temps, maîtresse Gertrude essayait sans doute de racheter ses anciens péchés par l'austérité monastique de ses dernières années, nous obligeant, tous les soirs, à prier sur le rude carrelage de la salle envahie par l'obscurité.

Malgré tout, mon esprit ingénieux me permettait de tromper de temps en temps son espionnage, notamment pour fumer et lire des romans que je recouvrais avec les couvertures de mes livres d'école. Mais ce système déprimant donnait ses fruits **apparemment que tout observateur superficiel comme Misia Gertrude et don Claudio aurait pu juger bénéfiques et durables, sans qu'ils fussent en réalité ni l'un ni l'autre** ; le Maurice remuant, joyeux et franc de Los Sunchos était

devenu un jeune homme dissimulé, méchant et triste. J'écrivis aussi, secrètement, à ma mère, plusieurs fois, me plaignant de l'horrible sujétion et lui demandant qu'elle y remédiât ; elle me répondait, affligée, disant qu'elle ne pouvait rien contre la volonté de mon père, qu'il était résolu à « *faire de moi un homme* » et elle m'envoyait des bonbons, des tablettes de chocolat et un peu d'argent, très peu, parce que *petit père* le lui avait défendu sur le conseil et l'exigence des Zapata. De temps en temps elle ajoutait des nouvelles de Thérèse Rivas qui l'interrogeait toujours avec beaucoup d'intérêt à mon sujet ... Ces lettres, loin de me consoler un peu, rendaient plus grands mon découragement et ma dépression, me privant de mes dernières espérances.

Ma situation au Collège où mes condisciples me démontraient la plus grande antipathie, un peu par ma faute, achevait de m'abattre. Au début, par manque d'expérience et de psychologie, j'avais voulu leur imposer le respect dont je jouissais à Los Sunchos où j'étais « *moniteur* ». Cette prétention, ajoutée peut-être à un peu d'envie qu'ils ressentaient pour ma bonne mine, et de jalousie pour la

condescendance que me montraient certains professeurs, déchaîna l'inimitié de mes camarades, et le « *moniteur-épouvantail* », comme ils disaient, fut en butte à des huées, des rondes, des bousculades, non exemptes de coups de pied, coups de poing, crachats et autres aménités scolaires. Je ne me plaignis jamais à mes supérieurs par un point d'honneur chevaleresque et cette hostilité s'atténua après plusieurs combats avec les plus hardis, combats où, par bonheur, je fus presque toujours vainqueur.

L'étude m'intéressait très peu ; plutôt que d'apprendre les longues leçons par cœur, le *musa musae*, le *bonus bona bonum*, la nomenclature interminable des départements, les contes insipides du compendium d'Histoire Sainte, je préférais rester des heures entières à regarder en l'air, évoquant les riantes images de Los Sunchos ou refaisant les intrigues compliquées des romans. J'étais le plus « *âne* » de toute la classe, mais mon insuffisance ne me gênait pas le moins du monde, ni envers mes condisciples, ni envers mes professeurs, flairant chez eux une insuffisance sinon plus grande, du moins plus pernicieuse. Sauf de rares

exceptions, ils étaient ignorants, se bornant à donner leurs leçons le texte en main ; ils répondaient rarement aux questions qui leur étaient posées pour éclaircir un doute ; c'étaient, enfin, des maîtres improvisés, à une époque où les « *chaires* » étaient le refuge des amis du Gouvernement qui n'avaient ni profession ni aptitudes pour gagner leur vie.

Ma vie, donc, n'était pas une vie. Je me mourais d'ennui dans la maison des Zapata qui recevaient à peine deux ou trois personnes en dehors du curé Ferreira et de frère Pedro Arosa, franciscain, et ne donnaient plus aucune fête depuis le repas en l'honneur de *petit père* ; **je souffrais et rageais au Collège, où ce que j'appris le fut à force de l'entendre répéter par les autres** ; il m'était chaque jour plus difficile de me procurer des romans car l'argent devenait plus rare **car comme répétait misia Gertrude :**

- *Tu as ici tout ce dont tu as besoin, et l'argent cause la perte des garçons, surtout dans une ville comme celle-ci – considérant que la capitale provinciale endormie était une Babylone si pas un Paris.*

Que faire, alors ? Retourner à Los Sunchos? Cette idée devint bientôt une obsession. Mais comment la réaliser, sans ressources? A la dernière extrémité, fatigué de me plaindre inutilement à ma mère, j'avais écrit à *petit père*, lui peignant mes souffrances sous les plus noires couleurs et lui demandant qu'il me ramenât auprès de lui, ou, pour le moins, qu'il me fît traiter d'une façon plus humaine ; mais, convaincu que j'exagérais, fortifié par les conseils de don Higinio, trompé par les lettres de don Claudio, il me répondit de patienter, disant que dans la vie tout n'était pas rose et qu'il avait passé par de plus grands tourments quand il était jeune pour « *devenir un homme* ». Je ne me rends pas encore compte de ce que se proposaient doña Gertrude et son mari en me traitant ainsi, et je crois simplement qu'ils donnaient libre cours à leur caractère avec ceux qui étaient sous leur dépendance – les servantes et moi – et qu'il leur était agréable de me dominer en trompant *petit père* sous couleur de rigidité de principes. Je ne cédaï pas, cependant, et je revins à l'assaut du côté le plus faible, écrivant à ma mère une lettre, puis une autre, avec tant de jérémiades,

entourées de répétitions et de fautes d'orthographe, que la bonne dame se résolut, enfin, à désobéir, peut-être pour la première fois, à son mari, en m'envoyant quelques pesos boliviens que je lui demandais sous le prétexte d'adoucir un peu mon chagrin et d'acheter des livres.

Une fois en possession de ce capital, je mûris mon projet de fuite qui n'était pas si facile qu'on pourrait le croire à première vue. Il me coûta des jours entiers de méditation, mais le plan me vint tout d'une pièce.

La voiture pour Los Sunchos partait les lundi, mercredi et vendredi de très bonne heure, d'une auberge du centre, l'*Hôtel de la Boule d'Or* et, après avoir traversé la ville, s'arrêtait dans une « *pulpería* » des faubourgs – le *Coin du Poste Blanc* – espèce de sous-agence pour messageries et voyageurs. C'est là qu'il fallait la prendre, car en traversant la ville, l'un quelconque des spectateurs habituels du passage de la voiture devait forcément me voir.

Les habitudes de dissimulation que j'avais récemment acquises me servirent dans la

circonstance comme si elles m'avaient été inculquées exprès pour cela ; j'eus depuis l'occasion de les utiliser encore très souvent avec succès, prouvant ainsi que les fruits d'une bonne éducation ne se perdent jamais. Donc, à la grande surprise et au plaisir extrême de maîtresse Gertrude, qui jusqu'alors devait me réveiller trois ou quatre fois chaque matin, je me mis à me lever de bonne heure de ma propre initiative et à faire quelques pas, le livre à la main, comme quelqu'un qui étudie, d'abord dans le jardin, ensuite sur le trottoir de la rue, presque toujours à la vue de la vigilante sentinelle, mais prenant soin de disparaître parfois un moment pour endormir ses craintes. Je pris soin également de parler beaucoup ces jours-là, d'un site pittoresque, à une lieue de la ville, à l'autre extrémité du *Poste Blanc*, que nous avons visité dans une excursion avec les Zapata et où la rivière offrait un excellent endroit pour la pêche. Le « *Mojarral* » avec ses saules et ses poissons revenait dans toutes mes conversations et n'importe qui aurait juré que je ne pensais pas à un autre paradis.

- *Tu me plais ainsi ! Te voilà studieux ! – me disait maîtresse Gertrude –. Si tu continues ainsi, un de ces jours, nous te conduirons au « Mojarral ».*
- *Que ce soit bientôt ... J'en ai tant envie !*

Enfin, un mardi, à la nuit, je déposai une petite valise avec une partie de mes vêtements dans le fond du jardin qui donnait sur une rue déserte et dans un coin où je pouvais la sortir facilement sans être vu. Je me couchai ensuite, mais il ne me fut pas possible de dormir : la fièvre me dévorait, je me voyais déjà libre et le garçon inventif et résolu de Los Sunchos, dompté en apparence, renaissait en moi à un tel point que je cherchai dans mon imagination comment me venger de maîtresse Gertrude. Je ne trouvai, pour le moment, aucun châtiment digne de sa perversité, et attendis que l'occasion m'offrît une vengeance, me jurant, cependant, de ne jamais abandonner cette sainte résolution. Comme, à peine étais-je assoupi, je me réveillais en sursaut, rêvant que j'étais découvert, je résolus de me lever, bien qu'il fût encore nuit. Je dus faire du bruit car maîtresse Gertrude cria aussitôt :

- *Qui marche ici ?*

Je me remis au lit, à moitié habillé, et j'entendis que la vieille se levait à son tour, précipitamment, allumait de la lumière, entr'ouvrait ma porte, et sortait ensuite dans la cour pour faire une ronde extraordinaire

- *Voilà l'occasion !* – me dis-je, sans prendre le temps de la réflexion, inspiré par ma grande amie, l'opportunité. Et, me précipitant dans la chambre de maîtresse Gertrude – don Claudio avait une chambre à part – je pris sur la commode, où elle les posait toujours, ses magnifiques tresses châtain qu'elle ne mettait qu'après avoir achevé les travaux du matin. Qu'allais-je en faire ? Je ne le savais pas et cela m'importait peu pour le moment.

Le jour parut peu après, sans que maîtresse Gertrude revînt de son inspection, et je sortis, comme d'habitude, le livre à la main. La vieille était en train de faire du feu dans la cuisine. Je courus au jardin, jetai dans la fange infecte de l'auge aux cochons les belles tresses, je sortis la valise de sa cachette, et, par les rues encore solitaires, enveloppées d'un humide brouillard, j'allai au

Poste Blanc attendre la voiture de Los Sunchos qui ne tarderait pas à arriver. En effet, il y avait deux minutes que je l'attendais, quand elle s'arrêta à la porte avec un grand bruit de ferraille. Le conducteur Isabel Contreras et les postillons entrèrent prendre leur deuxième « *petit verre* » de *caria*, le premier ayant déjà été absorbé à la *Boule d'Or*, et recueillir les commissions, la correspondance et les voyageurs, s'il y en avait. Il y en avait un : moi.

Contreras qui, en qualité de membre de la population flottante de Los Sunchos, me connaissait bien et respectait *petit père* à qui, je l'ai déjà dit, il servait de courrier spécial et d'informateur, me fit le meilleur accueil, ne me posa pas de questions indiscrètes et me fit l'insigne honneur de m'inviter à l'accompagner sur le siège pendant qu'il mettait lui-même ma valise sur l'impériale. Quand je fis mine de payer le voyage, il refusa l'argent :

- *Don Fernando me paiera.*

Si j'avais su ! Il y a longtemps que j'aurais déserté le cachot des Zapata !

Je plaisantais durant le voyage et, animé par quelques libations aux relais, avec le manque de réserve de la jeunesse, je racontai tout au long à Contreras mes souffrances et mon escapade. Le brave homme sursauta d'abord, pensant à sa responsabilité et il allait me faire repentir de mon excès de confiance quand il réagit, se mit à rire à gorge déployée, et, faisant claquer son grand fouet, s'écria :

- *Un fils de tigre ne saurait être un mouton !
Bon chien chasse de race !*

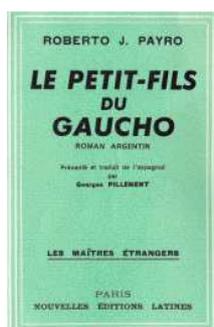
Il ne se tint plus de rire lorsque je lui racontai l'histoire des postiches, disant que cette « *vieille chienne* » le méritait bien, puis, en homme prévoyant, il me conseilla de ne pas me laisser voir par *petit père* avant d'avoir parlé avec ma mère, car les mères sont toujours les « *meilleurs tampons* » pour les enfants, et « *parce qu'il faut faire bien attention à la mauvaise humeur de don Fernando* ». Et, pour plus de sécurité, il arrêta la voiture dans une petite rue solitaire, à peu de distance de la maison, garda la valise pour me l'envoyer plus tard, et me serra généreusement la main, en me disant :

- *Et maintenant, compère, descendez et*

courez voir votre maman qui est la seule qui aura pitié de vos ennuis ... Dites-lui qu'ici, comme en n'importe quel autre endroit, on peut « devenir un homme ».

Devenir un homme ! ... La voiture roula, suivant son chemin, et je restai immobile, engourdi, mi-joyeux, mi-craintif mais, quoique inquiet de ce qui allait se passer, plus brave et plus fort qu'à la ville, plus maître de moi, enfin.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement. Mais il apparaît, de temps en temps, qu'il manque une partie de phrase (indépendamment de la volonté du traducteur) dans la version française à laquelle nous avons pu accéder. Dans ce cas, nous retournons à l'original et nous traduisons le **passage**, apparaissant **en couleur verte** (extrait des pages 54-55, 56, édition 1944).

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>